

HISTOIRE DU GARÇON  
QUI COURAIT APRÈS  
SON CHIEN QUI COURAIT  
APRÈS SA BALLE

HERVÉ GIRAUD



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

Et puis, il y a cette fugue dont il n'est pas revenu. Le mystère de celle-ci ne sera jamais élucidé, pas plus que le mystère de la maladie de Cali. On est obligé de vivre sans tout comprendre de tout, se contenter de voir revenir les chiens de leurs courses éperdues et la fièvre tomber, voir les roses déflourir et se faner, en faire des bouquets avant qu'elles ne disparaissent. Ce n'est pas la peine de faire allégeance à des fées, des anneaux maléfiques, des orcs, gobelins ou Dark Vador, pour empêcher qu'arrivent les choses qu'on ne voudrait pas, rien ne fonctionne. Je sais, j'ai essayé.

Alors j'ai pris ma pelle et mon seau et je me suis débrouillé. Et puisque cela n'a pas vraiment fonctionné, je n'ai plus qu'à faire un trou pour enterrer mon chagrin dedans et moi avec. Cali a eu ses premiers malaises dès l'automne et le chien a fait sa dernière fugue à la même période. Il n'y a rien à chercher car il n'y a rien à comprendre. Si lui était en pleine forme, pour elle, on avait déjà des doutes. On n'avait pas encore décroché le hamac pour cause de fin d'été que le médecin lui prescrivait toute une série d'exams. Elle était restée à la maison quelque temps et s'était ennuyée ferme.

Au bout de trois jours à regarder la télévision, elle a déclaré qu'elle en avait « ras le bol » de vivre comme les vieux, elle a enfilé ses bottes, mis son bonnet vert et orange et sifflé Rubens, le chien, qu'elle appelle « Rub's » pour alléger l'affaire et accélérer le mouvement (car même dans ses mots, elle ne laisse pas de place à l'inaction) et à prévenu la maisonnée : Je sors !

J'ai bondi aussi vite que j'ai pu. J'ai peur de tout, peur que ma soeur parte sans moi surtout. J'ai enfilé mes bottes et me suis posté devant elle en même temps que le chien.

- Tes bottes, elle a dit en croisant et décroisant alternativement deux doigts pointés vers mes pieds. On me dit dyspraxique alors que je suis juste un peu trop dans la lune. Cali est très douée, douée pour tout, sauter sur un cheval qui lui-même sautera des barrières plus hautes qu'elle, mettre ses bottes (d'équitation) du bon côté, mettre des sous de l'autre côté, faire des équations à deux inconnues, se souvenir des choses inutiles telles que l'endroit où l'on range l'épluche patate ou connaître les attributions des Conseils départementaux et leur mode de scrutin. Elle a toujours une trousse complète, sait où est sa carte de cantine, a toujours des Kleenex. Moi je renifle. Elle sèche ses cheveux et les brosse, les miens vivent en liberté et sont d'une couleur indéfinie. Elle tient ses couverts avec délicatesse avec ses mains fines aux ongles parfaits, on me dit que ce n'est pas une fourche et mes ongles, je les ronge. Quand elle prend un bain, j'attends qu'elle sorte pour me glisser dans son eau parfumée, rajouter de l'eau brûlante et tremper sans frotter. Si toute chose possède son contraire, je suis ce contraire. Je me prélasse dans un jus délicieusement brûlant tandis qu'elle emploie son énergie à organiser chaque détail de sa vie. D'elle, on dit qu'elle est volontaire, méthodique, organisée. De moi, on ne dit rien, on soupire. Le pire, c'est quand elle met de la musique et danse, elle connaît des gestes qui ressemblent à des tableaux indiens et en improvise d'autres tellement beaux que l'on dirait un serpent avec huit bras et des ailes dans le dos. Pour résumer : ma soeur fait donc de l'équitation et de la danse avec talent et elle réussit partout : maison, école, écurie, salles de répétitions dont les murs reflètent son image parfaite à l'infini.

Je ne suis pas jaloux. Je ne danse pas, je gesticule. Le reste, on n'en parle même pas. Pendant longtemps, j'ai dit : un cheval, des chevaux.